

*Akimou Assani*

## **La migritude ou l'alchimie d'une altérité onirique : espace et identité dans le roman africain francophone**

**THE MIGRITUDE OR THE ALCHEMY OF A DREAMLIKE  
ALTERITY: SPACE AND IDENTITY IN THE FRENCH-  
SPEAKING AFRICAN NOVEL**

**Abstract:** The publication of the Senegalese writer Fatou Diome's *Le Ventre de l'Atlantique* (The Belly of the Atlantic) in 2003 revealed to the general public a new theme of predilection among African writers of the "new generation:" the writing of immigration and the claim of a global identity. In analogy to the movement of Negritude that fought for the affirmation and recognition of the black man and his culture, Jacques Chevrier called it "migritude." While negritude is meant to be the affirmation of an existing identity, "migritude" instead claims the integration of that identity into the universal crucible of world citizenship. Achievable dream or chimerical delusions? Our work is aimed at seeking relevant answers to these questions.

**Keywords:** Migration; Territory; Literature; Identity; Migritude.

**AKIMOU ASSANI**

Université de Jos, Jos, Nigéria  
akimassani@yahoo.fr

DOI: 10.24193/cechinoux.2020.38.24

« D'où venons-nous ?  
Que sommes-nous ?  
Où allons-nous ? »  
Paul Gauguin

### **Introduction**

En exergue de ce travail se trouvent trois questions existentielles que Paul Gauguin posait dans son célèbre tableau du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces trois questions, à notre avis, présentent de façon succincte et pertinente, deux préoccupations essentielles au cœur de notre humanité : espace et identité. Espace parce que l'on naît nécessairement à un endroit précis du globe terrestre qui constitue notre point de contact avec notre monde. Identité parce que, animal social, l'être humain vit et évolue naturellement au milieu d'autres humains avec qui il partage des valeurs communes. Ainsi, il est évident qu'espace et identité sont deux éléments inhérents à la détermination de notre être en tant qu'humain. Toutefois, si l'espace (lieu de naissance), est de fait immuable, il reste que l'espace (lieu de vie/existence et d'épanouissement) est plutôt dynamique et

optionnel. A cet effet, le déplacement d'un lieu à un autre, la longueur ainsi que les aléas du séjour constituent des éléments essentiels dans la formation et le choix d'identité de chaque être humain, faisant de la migration un phénomène ontologique indéniable. Or, toute étude, même superficielle, de la littérature de l'Afrique noire francophone, révélerait qu'elle est largement dépendante du flux migratoire de ses auteurs. En effet, pour des raisons diverses et multiples que nous n'aborderons pas ici, nous pouvons affirmer avec une certaine assurance que les plus belles fleurs de cette littérature ont éclos et éclosent encore à des milliers de kilomètres de la terre natale de ses auteurs d'autant plus que les œuvres les plus célébrées de cette littérature portent le sceau des grandes capitales ou mégapoles occidentales. Toutefois, quel que soit le rôle joué par la migration dans l'émergence, l'évolution et l'éclosion de la littérature de l'Afrique francophone subsaharienne, il est pertinent de noter qu'elle ne porte pas le même poids et qu'elle n'est pas non plus sous-tendue par le même motif tout au long des grandes mutations socio-culturelles et politiques qu'a connues le continent noir. C'est la raison pour laquelle notre étude se propose de jeter un regard rétrospectif sur le fait migratoire dans ladite littérature avant de voir si les questions d'espace et d'identité telles que posées aujourd'hui par certains protagonistes de la littérature objet de notre travail participent d'un humanisme désintéressé ou relève simplement du désir d'une altérité chimérique.

### **Avant les indépendances : Prométhée et le feu**

**L**es premiers déplacements qui ont conduit des auteurs francophones de

l'Afrique au sud du Sahara, hors de leurs frontières nationales, ont eu lieu naturellement sous la colonisation. À cette époque, l'Occident (principalement la France) était un mystère, la lumière au-delà des ténèbres. C'était la terre des « puissants » qui pouvaient vaincre sans avoir raison, étant donné que la rencontre des deux continents a eu lieu d'abord à travers l'esclavage puis la colonisation. L'homme blanc régnait alors en maître absolu pendant que son école enseignait aux petits Nègres l'histoire de leurs « ancêtres les gaulois » et que son église s'évertuait à faire d'eux de bons enfants de cœur afin qu'ils ne troublent pas la quiétude du maître, condition *sine qua non* pour qu'ils trouvent grâce dans l'éternel. Tout voyage au pays du Blanc alors était comme une aventure au royaume des dieux. Raison pour laquelle, ce genre de voyage était l'apanage de toute la famille, du clan, de la tribu, voire de tout le village qui se réunissait, qui pour faire des libations, qui pour offrir des sacrifices, qui pour faire des contributions matériels ou financiers. Le retour sera d'ailleurs l'occasion d'une plus grande vénération telle que l'exprime, en pleine mer, l'un des étudiants en partance pour la France, déjà grisé par la perspective d'un retour triomphant :

Ce qui me plaît le plus dans ce voyage, c'est le retour ! Dans deux ans, je serai pourvu de tous mes diplômes d'avocat et je rentrerai triomphalement au village. On dansera en mon honneur, on me raserà la tête, on m'offrira des moutons, on remerciera les dieux. Je raconterai en détails ce que j'aurai vu, entendu et appris, et tous, même les vieux, m'écouteront avec recueillement. Le village entier tournera autour de

moi et j'aurai l'impression de naître une seconde fois !<sup>1</sup>

On comprend alors que le migrant n'est plus maître de son propre destin mais qu'il porte sur ses épaules la destinée de toute une nation, de toute une multitude qui compte sur lui pour ramener le feu libérateur. C'est le sens de ce devoir que Kocoumbo rappelait à la conscience de ses amis africains qui commençaient à trop se complaire dans une vie vagabonde à Paris : « Nous sommes venus, dit Kocoumbo avec exaltation, pour apprendre et pour aller enseigner ensuite, donner ce qu'on nous a donné, partager avec les autres ce qu'on a partagé avec nous. Si nous ne le faisons pas, nous serons coupables, criminels : des traîtres !... »<sup>2</sup>.

Comme on peut le constater, les migrants, tel que Kocoumbo, se sentaient, en général, en mission et avaient une idée claire de cette mission : aller apprendre au pays du Blanc « toutes les façons de lier le bois au bois que nous ne savons pas... »<sup>3</sup> et surtout « l'art de vaincre sans avoir raison »<sup>4</sup>.

C'est en cela qu'on a qualifié ces voyages de voyages initiatiques puisque c'est la quête du savoir qui a conduit la grande majorité de ces auteurs loin de leurs pays d'origine. Ils sont partis dérober à l'Europe le feu du savoir. Abstraction faite de quelques errances comme *Force-Bonté* du Sénégalais Bakary Diallo ou encore *Doguicimi* du Béninois Paul Hazoumé qui faisaient, de façon à peine voilée, l'éloge de la race et de la culture blanches au détriment des leurs, les heurts, heurs et malheurs du séjour transatlantique ont constitué largement le terreau du nationalisme de ces écrivains ; nationalisme qui va aboutir au phénoménal mouvement

culturel de la négritude. Ni l'éloignement de l'espace géographique, ni les merveilles de Paris n'arrivent à annihiler l'attachement au cordon ombilical. Au contraire, le dépaysement et les difficultés d'intégration nourrissent et renforcent les relations idylliques avec la terre mère que les écrivains chantent et encensent à travers des recueils de poèmes encore mémorables. Ainsi, au cœur du froid hexagonal, froid à la fois physique et humain, Léopold Sédar Senghor se « ... rappelle les signares à l'ombre verte des vérandas »<sup>5</sup> de son *Joal natal* pendant que David Diop évoque son « Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales »<sup>6</sup> et que Bernard Dadié remercie son Seigneur de l'« avoir créé Noir »<sup>7</sup>.

Toutefois, au-delà de cette épiphanie poétique émotive de l'affirmation de soi, l'initiation au savoir cartésien a fourni aux initiés l'arsenal requis pour dénoncer les injustices et exactions du pouvoir colonial à travers une littérature romanesque dénommée « littérature de la contestation », avec des romans comme *Ville cruelle*, *Une vie de boy*, *Le vieux et la médaille*, *Mission terminée*, etc. De fait, ils sont presque tous retournés au bercail à l'issue de leur « initiation » pour devenir le fer de lance des mouvements d'auto-détermination qui allaient préluder aux indépendances africaines à l'orée des années 60. Ainsi, de Léopold Sédar Senghor à David Diop, de Camara Laye à Bernard Dadié, en passant par nombre d'autres auteurs comme Ferdinand Oyono, Cheick Hamidou Kane, Yambo Ouologuem, etc., ils ont tous joué un rôle préminent dans la lutte pour l'indépendance et, à des degrés divers, dans les premiers jours des administrations autonomes de leurs pays respectifs avant que certains d'entre eux ne prennent le chemin de l'exil.

### Après les indépendances : Le refuge du persécuté

Nul besoin de ressasser ici les tonnes d'espoirs qu'a suscité l'accession à l'indépendance des anciennes colonies françaises de l'Afrique noire ainsi que la commensurable déception née de l'incapacité notoire des nouveaux dirigeants africains à assumer leurs responsabilités devant l'Histoire. En effet, il n'est plus un secret qu'à l'oppression colonialiste a succédé, dans les pays africains nouvellement indépendants, ce que Jacques Chevrier a nommé le « Goulag-tropical »<sup>8</sup>. Certains auteurs africains, conscients de leur rôle historique, refusent le compromis et trempent la plume à l'encre pour lever la voix et crier haro sur les dérives dictatoriales des nouveaux pouvoirs locaux. Cette audace ne laissait aux coupables que deux choix : rester et faire face aux geôles ou à la guillotine des sangsues qui se sont accaparées du continent noir en guise de dirigeants ou alors prendre la clé des champs. Il s'agit d'un choix assez difficile que Sénam, le héros de *L'Incarcéré* d'Emmanuel Dogbé, exprime en ces termes : « Un choix se présentait à moi : rester et cesser d'être écrivain, poète (au sens où je l'entendais, avec tout l'engagement militant que cela impliquait) et m'exiler »<sup>9</sup>. En situation de parias vis-à-vis des gouvernements de leurs pays et par peur d'atteinte à leur intégrité physique, voire à leur vie, ils ont décidé de s'expatrier et se sont vus, pour la plupart, frapper d'interdiction de séjour dans leurs propres pays. Il est clair donc que ces écrivains n'ont pas choisi l'exil comme un faux-fuyant, mais comme une option tactique sage qui leur permettait de préserver leur vie

afin de continuer à être les porte-flambeaux de la lutte de leurs peuples pour plus de justice, de liberté et de bien-être social. Ainsi, c'est en exil que des écrivains comme les Guinéens Alioum Fantouré, Camara Laye, Williams Sassine et Thierno Monénembo, le Congolais Tchicaya U Tam'si, l'Ivoirien Ahmadou Kourouma et surtout le Camerounais Mongo Beti ont tous produits des chefs d'œuvres qui relèvent, pour une grande partie, de ce qu'on a appelé les romans du désenchantement. Forcés à l'exil et malgré leur profonde nostalgie et le déchirement de leur situation existentielle difficile, ces écrivains n'ont jamais cessé de faire de l'Afrique-mère le centre de leurs préoccupations. L'exil semble plutôt avoir raffermi leur nationalisme. Ils ont, avec courage et abnégation, dénoncé sans relâche l'anomie et l'oppression instaurées par les « Messie Koï »<sup>10</sup> des pays africains nouvellement indépendants. Ils n'ont jamais tourné le dos au pays natal. Ils ont, en dépit des persécutions et dénigrements, malgré le dépaysement et les difficultés d'intégration, refusé de couper le cordon ombilical avec leur terre natale, une terre natale à laquelle, à l'occasion, ils retournent, avec bonheur, rendre leur âme et reposer leurs restes.

C'est cet amour indéfectible du pays, cet attachement inaliénable à la terre nourricière qui semble manquer chez les auteurs phares de la littérature africaine francophone noire d'aujourd'hui qui ont élu résidence en Occident. Certes, ils vivent, comme leurs aînés, au-delà des frontières du continent noir, mais leurs œuvres témoignent, tout au moins sur le plan thématique, d'une rupture progressive avec la terre natale.

### **Depuis la chute du mur de Berlin : La quête d'un monde nouveau**

Les trente dernières années (1990-2020) ont été marquées dans le domaine littéraire de l'Afrique noire francophone par ce que nous pouvons appeler un triple renouveau. Renouveau d'abord humain avec la naissance d'une nouvelle classe d'écrivains désormais connue sous la terminologie « nouvelle génération ». Renouveau ensuite formel avec l'émergence d'une nouvelle forme d'écriture assez créative, libertaire à la limite et diversifiée, quelquefois violente peut-être, mais généralement flamboyante, communément désignée « nouvelles écritures ». Renouveau enfin thématique avec le changement des sujets abordés dont l'abondance et la diversité. En ce qui concerne bon nombre de ces nouveaux auteurs, ils vont moins dans le sens d'une prise en compte collective des problèmes essentiels de l'Afrique contemporaine que dans celui de l'expression des préoccupations existentielles des écrivains eux-mêmes et par-delà de l'Homme tout court dans cet univers de mondialisation à outrance qu'est notre monde d'aujourd'hui. Parmi leurs préoccupations existentielles se trouve la question de l'immigration, qui occupe une place de choix parmi les thèmes chers à certains de ces nouveaux « loups » de la littérature africaine. Le fait migratoire, tel que posé par bon nombre d'écrivains de la « nouvelle génération », va bien au-delà d'un déplacement d'un espace à un autre.

Plus qu'une simple migration, nous assistons désormais à un large mouvement de revendication identitaire d'où le néologisme « migritude » utilisé par Jacques Chevrier pour désigner ce phénomène. En effet, pour Chevrier la migritude, inspirée

de la négritude, « ... renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs qui ont délaissé Dakar et Douala au profit de Paris, Caen ou Pantin »<sup>11</sup>. Comme un trait commun, ils ont tous élu domicile dans les mégapoles occidentales et sont presque tous nés pendant ou après les indépendances africaines : Sami Tchak (1960), Calixthe Beyala (1961), Alain Mabanckou (1966), Kangni Alem (1966), Sandrine Bessora (1968), Fatou Diome (1968), Léonora Miano (1973) et la liste n'est pas exhaustive. Comme on peut le constater, par leurs dates de naissance, ces écrivains n'ont connu l'oppression et les exactions coloniales qu'à travers les romans et les livres d'histoires. Par contre, ils ont vécu la colonisation noire, c'est-à-dire les dérives dictatoriales des nouveaux régimes africains dirigés par des Noirs. Comme leurs aînés des deux périodes précédentes, ils ont, à un certain moment de leur vie, entrepris le voyage transatlantique. Mais cette fois-ci, il s'agit d'une migration généralement volontaire, le plus souvent sous-tendue par des motifs personnels (amour, études, travail, etc.). Ils ne sont donc plus dans la peau du voleur de feu ni dans celle de l'opposant à la dictature locale. Ils ne vivent plus l'Afrique avec les mêmes émotions, les mêmes vibrations que leurs aînés de la Négritude et font de plus en plus preuve d'un détachement ostentatoire vis-à-vis des problèmes qui minent le continent noir. Au cœur de leurs préoccupations se trouvent désormais les questions relatives à l'immigration au lieu des dérives perpétuelles d'un continent qui refuse résolument de prendre son destin en main et devenir majeur dans un monde majeur.

Ils sont plutôt à la recherche d'un ailleurs émancipateur, d'un monde sans frontières où l'on existerait en tant qu'être humain et non en fonction de son origine.

### Espace et identité

Dans l'*Avant-propos* de ses mémoires publiés en 2009, Bruno Amoussou écrit : « Un tableau ne peut exister sans les limites de son cadre ; un homme ou une femme sans l'ombre de la terre qui l'a vu naître et qui a conservé, effectivement ou symboliquement, son cordon ombilical »<sup>12</sup>. Cette assertion de l'homme politique béninois, ayant vécu plusieurs années d'exil forcé, illustre bien la passion et l'attachement à la terre natale, c'est-à-dire à l'Afrique-mère de ceux que nous pouvons appeler ici les écrivains de l'« ancienne génération ». Pour eux, cette terre qui les a vus naître et grandir n'est pas seulement une terre natale et nourricière, mais une terre qu'ils portent au plus profond de leur âme. À en croire Camara Laye, « La terre natale – quoi que l'on fasse et en dépit de la générosité ou de l'hospitalité qu'on trouve en d'autres pays – sera toujours plus qu'une simple terre : c'est toute la Terre ! »<sup>13</sup>. Cet attachement émotionnel justifie, à coup sûr, le succès de la négritude en tant que mouvement de revendication culturelle et identitaire en même temps qu'il explique pourquoi les auteurs de la négritude restent toujours les représentants de leur pays natal.

Toutefois, cette conception idyllique de la terre natale se trouve justement aux antipodes des aspirations de l'écrivain migrant de la nouvelle génération, qui ne semble plus aborder les questions d'appartenance en termes de cordon ombilical,

mais du libre arbitre. Il n'est plus dans la perspective de Camara Laye mais plutôt dans celle de Jérôme Carlos pour qui « Le pays, c'est là où nos pas nous conduisent. C'est là où notre cœur choisit de rester »<sup>14</sup>. On comprend donc que l'écrivain de la migritude ne se sent plus tributaire de son lieu de naissance qu'il considère ni plus ni moins qu'un point de contact avec notre monde. En termes d'appartenance, d'identité, c'est son cœur qui décide. Telle est la position d'Alain Mabanckou dans *Le Sanglot de l'homme noir* quand il écrit : « Mais ma conception de l'identité dépasse de très loin les notions de territoire et de sang »<sup>15</sup>. Henry Lopès abonde dans le même sens en affirmant que « Quand un romancier, ou un dramaturge, atteint son objectif, il n'appartient plus à aucun pays »<sup>16</sup>. D'ailleurs Mabanckou estime encore qu'« On peut avoir le mal du pays même en restant chez soi »<sup>17</sup>. Ainsi, l'écrivain migrant d'aujourd'hui ne conçoit plus le lieu de naissance comme une carte d'identité. Pour Fatou Diome, « les origines, comme tout ce qu'on y rattache, ne relèvent jamais de la responsabilité des individus, personne n'ayant choisi les siennes ! »<sup>18</sup>. On se rend de plus en plus compte donc que la question d'identité est intimement liée à la question d'espace.

Or, grosso modo, nous sommes amenés à considérer l'existence de trois espaces dans notre vie : l'espace de naissance, l'espace de vie et l'espace univers. L'agencement de ces trois espaces et notre degré d'attachement à chacun d'eux déterminent en grande partie notre personnalité, notre altérité et notre humanisme. Notre personnalité, c'est tout ce qui a rapport à nous, qui fait de nous un individu. Notre altérité, c'est tout ce qui a rapport à l'autre, aussi en

tant qu'individu. Notre humanisme, c'est l'aperture de notre esprit qui préside à l'interaction entre notre personnalité et notre altérité ; c'est tout simplement tout ce qui fait de nous un être humain. Le positionnement, conscient ou non, de chaque être humain par rapport à ces trois éléments qui ne sont pas mutuellement exclusifs, est vital quant à la détermination ou la quête de son identité. Les écrivains de la négritude ont choisi la défense de la personnalité et de l'altérité comme véhicule pour parvenir à un humanisme partagé alors que leurs jeunes frères de la migritude optent pour un humanisme plus globalisant qui les libère, dans une large mesure, des questions d'appartenance. Ainsi, pour le vieux sage africain Amadou Hampaté Bâ, on ne peut s'ouvrir à l'autre sans d'abord se connaître soi-même : « Retrouvons-nous nous-même, et peut-être pourrons-nous tendre à l'ami étranger non plus la main d'un mendiant, mais la main d'un frère »<sup>19</sup>. C'est dire que l'altérité doit avoir pour socle la personnalité : être soi pour être égal à l'autre.

Par contre, on peut dire, sans grand risque de se faire contredire, que bon nombres d'écrivains africains migrants d'aujourd'hui optent pour un monde sans discrimination. Un monde dans lequel la prégnance de notre humanité sur nos origines sera l'ordre du jour. Dans *Mariane porte plainte*, Fatou Diome écrit avec force conviction :

De Niodior à Paris, et jusqu'en Tasmanie, tant d'autres humains, debout, chantent, prêts à une fraternelle ronde ensoleillée. Le trait d'union, en français, on s'en sert pour allier, rallier, corréler des signifiés que la paresse

ne conçoit que dissociés. Cette même paresse intellectuelle sépare le genre humain, par teintes, lieux de naissance, religions ou classes sociales, comme si le simple fait d'être de l'espèce d'Adam ne conférerait pas déjà un incontestable statut à tous. Cette manie du tri cause tous les drames humains, si l'on y prend garde, c'est elle qui nous perdra.<sup>20</sup>

Ce qu'on revendique là n'est plus une identité noire, ni blanche, ni jaune ; on ne revendique pas une identité particulière, mais tout simplement une identité humaine dont le champion de tennis et chanteur franco-camerounais Yannick Noah se fait éloquemment l'écho :

Je suis la preuve vivante  
Que tous les humains sont les mêmes  
Je suis l'enfant d'Adam et Eve.<sup>21</sup>

Nous ne sommes donc plus dans la logique du bout de bois qui, quelle que soit la longueur de son séjour dans l'eau, ne se transforme pas en caïman, mais à la recherche d'un monde nouveau, d'un espace de partage dépourvu de tout préjugé, un espace où on se considère tous comme des alter egos ; bref, un *melting pot* où il n'existe que des êtres humains. Néanmoins, cette quête d'osmose, ce rêve d'un ailleurs édénique ne semble pas porter fortune à l'écrivain africain migrant d'aujourd'hui qui se retrouve de fait en situation de double extranéité. C'est de cette situation que Christiane Albert témoigne lorsqu'elle constate que la littérature de ces auteurs marque à la fois « une rupture avec l'espace d'origine » et « une confrontation avec la société d'accueil dans laquelle l'immigré

doit vivre »<sup>22</sup>. D'ailleurs, Fatou Diome corrobore cela à travers l'expérience de Sally, principale protagoniste du roman *Le ventre de l'Atlantique* et sosie de l'auteure, à l'hôtel M'Bour lors des vacances au pays natal. Expérience qui lui révèle sa réalité d'être errant :

Les phrase du réceptionniste dansaient dans ma tête : *Bienvenue chez nous*, comme si ce pays n'était plus le mien ! De quel droit me traitait-il d'étrangère, alors que je lui ai présenté ma carte d'identité similaire à la sienne ? Étrangère en France, j'étais accueillie comme telle dans mon propre pays : aussi illégitime avec ma carte de résident qu'avec ma carte d'identité !<sup>23</sup>

Voilà donc le drame de l'écrivain migrant africain qui, à la recherche d'un ailleurs meilleur, se retrouve en réalité en errance.

### Conclusion

Tout au long des lignes qui précèdent, nous nous sommes évertués à retracer la littérature de l'Afrique noire francophone à travers le temps et l'espace. Nous pouvons affirmer, sans ambages, que cette littérature a toujours été en idylle avec l'exil. Exil mission, exil politique ou exil privé, l'espace européen, en particulier le territoire français, a servi de berceau, d'asile, de refuge ou tout simplement de résidence à presque toutes les figures de proue de cette littérature âgée de moins de cent ans, mais assez riche en talents et en thématiques. Les premiers voyages étaient temporaires et programmés pour s'achever par l'obtention

d'un parchemin qui permettait au récipiendaire de retourner se mettre au service de sa terre natale. La deuxième vague de voyages a concerné des auteurs qui, en désaccord avec les dictatures locales de leurs pays respectifs, ont dû chercher asile dans l'Hexagone. À ces deux groupes d'écrivains africains immigrés en France qui n'ont jamais, malgré diverses tribulations, sevré les relations avec leurs origines, va succéder le groupe des représentants d'une littérature migrante africaine contemporaine en quête d'une symbiose avec la communauté d'accueil, à travers un dépassement des questions d'origine. Raison sans doute pour laquelle les écrivains migrants africains de la jeune génération se refusent d'être les porte-paroles d'un continent qui s'enlise de jour en jour et dont ils estiment n'avoir rien reçu, en dehors du souffle de vie. Les défis de l'immigration lancent à ces écrivains de nouveaux combats. Ils consacrent leurs plumes désormais à la dénonciation des tribulations et humiliations dont fait l'objet l'immigré africain en Europe et à réclamer plus de justice et d'humanisme. De ce fait, ils se sont installés dans une situation d'errance identitaire, n'étant plus vraiment en symbiose avec leurs origines et incapables dans le même temps de réaliser avec l'Occident l'osmose à laquelle ils aspirent. S'il est vrai que personne ne peut les incriminer pour avoir fait des choix identitaires qu'ils jugent adéquats en fonction de leur situation, il n'en demeure pas moins que leur quête s'avère à bien des égards onirique. L'humanisme qu'ils réclament risque, si on n'y prend garde, de tout ranger dans un universel insipide. Chacun de nous porte en lui son identité propre. L'espace communal n'est qu'un lieu de rencontre et d'interaction de nos identités individuelles. Ce qui



s'impose alors, c'est faire en sorte que ces rencontres et interactions se déroulent dans l'amour et le respect mutuels de nos différences et dans la consolidation de tout ce que nous avons en partage. C'est pourquoi il est difficile de mettre l'identité dans une casserole et d'en faire un une pâte. Plutôt que de se lancer en quête d'un *melting pot* où tout se mélange pour ne rien donner (les États-Unis s'y attèlent en vain depuis des siècles), pourquoi ne pas chercher un *meeting point* où s'exprimerait notre personnalité dans le respect absolu de l'altérité ? L'ailleurs que cherchent nos écrivains migrants, le monde nouveau qu'ils

souhaitent gagnerait davantage à se bâtir sur le modèle arc-en-ciel. L'arc-en-ciel ne tient pas sa beauté de la fusion genre café-crème de ses couleurs, mais au maintien des caractéristiques propres de chaque couleur dans une complémentarité harmonieuse. C'est en cela que nous souhaitons conclure en communion avec Henri Lopès quand il estime qu'« À côté de nos identités originelles, qu'il nous faut assumer pour ne pas nous dissoudre dans l'irréel, existe aussi en chacun de nous notre identité internationale qui nous rattache à un réseau de complices avec lesquels nous proclamons l'unité du genre humain »<sup>24</sup>.

## BIBLIOGRPHIE

- Albert, Christiane. *L'immigration dans le roman francophone contemporain*. Paris : Karthala, 2005.
- Amoussou, Bruno. *L'Afrique est mon combat*. Paris : L'Archipel, 2009.
- Bâ, Amadou Hampaté. *Aspects de la civilisation africaine*. Paris : Présence Africaine, 1972.
- Bessora. *53 cm*. Paris : Le Serpent à Plumes, 1999.
- Béyala, Calixthe. *L'homme qui m'offrait le ciel*. Paris : Albin Michel, 2007.
- *Le roman de Pauline*. Paris : Albin Michel, 2009.
- Camara, Laye. *Dramouss*. Paris : Plon, 1978.
- Carlos, Jérôme. *Fleur du désert*. Abidjan : CEDA, 1990.
- Chanda, Tirthandar. « Les écrivains noirs d'Angleterre: naissance d'une Tradition », in *Notre Librairie*, Revue des littératures du Sud, no. 155-156, juillet-décembre 2004.
- « Tant que l'Afrique Écrira, l'Afrique Vivra », *Le Monde diplomatique*, décembre 2004, p. 30-31 [www.mondediplomatique.fr/2004/12/CHANDA/11746](http://www.mondediplomatique.fr/2004/12/CHANDA/11746)
- Chevrier, Jacques. « Afrique(s)-sur-Seine: autour de la notion de 'migritude' », in *Notre Librairie*, Revue des littératures du Sud, no. 155-156, juillet-décembre 2004
- *Littératures Francophones d'Afrique Noire*. Aix-en-Provence : Edisud, 2006.
- Dadié, Bernard. « La Ronde des jours » [1956], in *Légendes et poèmes*. Paris, Seghers, 1966.
- *Un Nègre à Paris*, Paris : Présence Africaine, 1959.
- Diome, Fatou. *Le Ventre de l'Atlantique*. Paris : Editions Anne Carrière, 2003.
- *Marianne porte plainte*. Paris : Flammarion, 2017.
- Diop, Boubacar, *Dans la peau d'un sans-papier*. Paris : Seuil, 1997.
- Dogbé, Emmanuel. *L'Incarcéré*. Paris : Editions Akpagnon, 1980
- Fantouré, Alioum. *Le Cercle des tropiques*. Paris : Présence Africaine, 1972.
- Hebbadj, Fadéla. *L'Arbre d'Ebène*. Paris : Buchet Chastel, 2008.
- Kane, Hamidou Cheik. *L'Aventure ambiguë*. Paris, Julliard : 1961.
- Kourouma, Ahmadou. *Les soleils des Indépendances*. Montréal : Presse de l'Université Montréal, 1968.
- Lavigne, Sophie. « La migritude : une errance identitaire et littéraire ? », *Equinoxes, a Graduate Journal of French and Francophone Studies*, Issue 10 : Automne/Hiver, 2007-2008, [http://www.brown.edu/Research/Equinoxes/journal/Issue%2010/eqx10\\_lavigne.html](http://www.brown.edu/Research/Equinoxes/journal/Issue%2010/eqx10_lavigne.html)

- Loba, Aké. *Kocumbo, l'étudiant noir*. Paris : Flammarion 1960.
- Lopès, Henri. *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois*. Paris : Gallimard, 2003.
- Mabanckou, Alain. *Le Sanglot de l'homme noir*. Paris : Fayard, 2012.
- Noah, Yannick. « Métisse » in *Métisse(s)*. Paris : Label Saint George, CD, Album. 2005.
- Ouologuem, Yambo. *Le devoir de violence*. Paris : Seuil, 1968.
- Oyono, Ferdinand. *Chemin d'Europe*. Paris : Julliard, 1960.
- Senghor, Léopold Sédar. « Joal », in *Chants d'ombres*. Paris : Seuil, 1945.
- Socé, Ousmane. *Mirages de Paris*. Paris : Nouvelles Editions Latines, 1937.

## NOTES

1. Aké Loba, *Kocumbo, l'étudiant noir*, Paris, Flammarion, 1960, p. 58.
2. *Ibid.*, p. 226.
3. Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961, p. 45.
4. *Ibid.*, p. 48.
5. Léopold Sédar Senghor, « Joal », in *Chants d'ombres*, Paris, Seuil, 1945.
6. David Diop, *Coups de pylon*, Paris, Présence Africaine, 1973, p. 23.
7. Bernard Binlin Dadié, « La Ronde des jours » [1956], in *Légendes et poèmes*, Paris, Seghers, 1966, p. 239-240.
8. Jacques Chevrier, *Littérature Francophones d'Afrique Noire*, Aix-en-Provence, Édisud, 2006.
9. Emmanuel Dogbé, *L'Incarcéré*, Paris, Éditions Akpagnon 1980, p. 202.
10. Terme par lequel Alioum Fantouré désigne, dans son roman *Le Cercle des tropiques*, le Président dictateur qui a instauré un régime de terreur dans la république imaginaire des « Marigots du Sud ».
11. Jacques Chevrier, « Afrique(s)-sur-Seine : Autour de la Notion de 'Migritude' ». *Repères, Revue des littératures du Sud*, no. 155 - 156. *Identités littéraires*, juillet - décembre 2004.
12. Bruno Amoussou, *L'Afrique est mon combat*, Paris, L'Archipel, 2009, p. 15.
13. Laye Camara, *Dramouss*, Paris, Plon, 1978, p. 9.
14. Jérôme Carlos, *Fleur du désert*, Abidjan : CEDA, 1990, p. 116.
15. Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'homme noir*, Paris, Fayard, 2012, p. 59.
16. Henri Lopès, *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois*, Paris, Gallimard, 2003, p. 94.
17. Alain Mabanckou, *Le sanglot...*, p. 134
18. Fatou Diome, *Marianne porte plainte*, Paris, Flammarion, 2017, p. 45.
19. Amadou Hampaté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 44.
20. Fatou Diome, *Marianne...*, p. 33.
21. Yannick Noah, *Métisse*, in *Métisse(s)*, Paris : Label Saint George, CD, Album, 2005.
22. Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005, p. 12.
23. Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003, p. 197.
24. Henri Lopès, *Ma grand-mère...*, p. 78-79.